À quoi bon apprendre l'allemand quand on a l'IA?

Enseignement des langues L'Intelligence artificielle capable de traduire quasi instantanément le français en allemand remet en question l'apprentissage par les Romands de la langue de Goethe. Et qu'en est-il des «redoutables» dialectes alémaniques?

Catherine Cochard

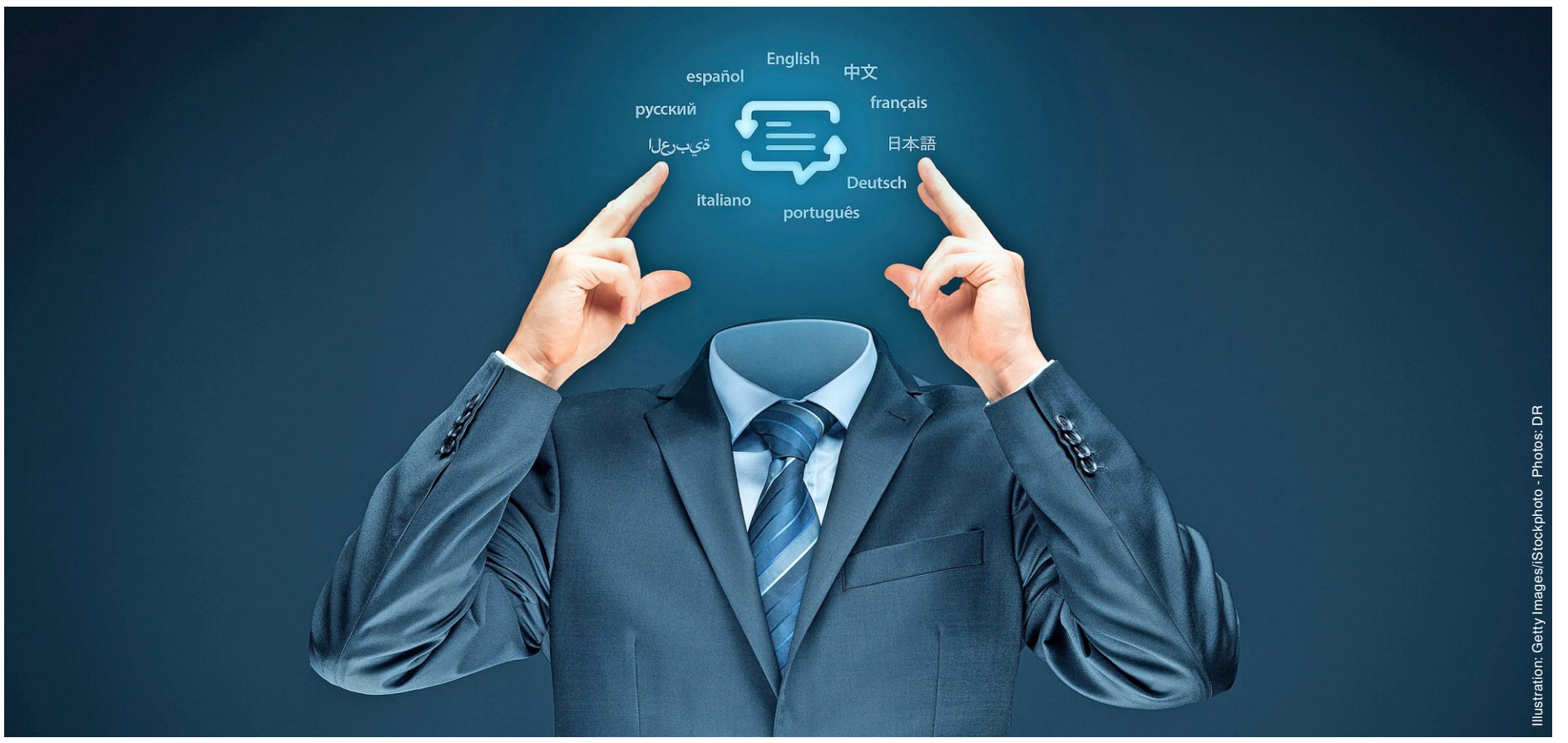

Illustration: Getty Images/iStockphoto - Photos: DR

Les outils de traduction dopés à l'intelligence artificielle auront-ils raison de l'apprentissage d'une deuxième langue nationale? Tabou il y a peu, la question se pose de plus en plus souvent à l'heure où les technologies mises au point par Google ou DeepL permettent de traduire quasi instantanément la plupart des idiomes. Et puis si le Canton de Zurich remet en question l'enseignement du français à l'école primaire, pourquoi devrait-on encore s'échiner à apprendre l'allemand quand on est Romand?

Ce bouleversement induit par l'IA, Samuel Läubli l'a bien compris. Il est le patron de Supertext, une entreprise basée à Zurich, avec des bureaux également à Berlin, qui se spécialise dans la traduction de textes par intelligence artificielle. «Nous offrons un outil de traduction par IA qui n'envoie pas les données pour traitement sur des serveurs en dehors de la Suisse, les nôtres se trouvent à Zurich», indique-t-il.

Pour les clients de Supertext actifs dans des secteurs sensibles comme la banque, les assurances ou l'administration publique (Vaudoise Assurances, la Banque Cantonale Neuchâteloise, les CFF, Galaxus ou encore la Ville de Bienne), c'est un argument de poids. Il serait hautement risqué pour la sécurité de données – et pour les affaires de Samuel Läubli – que les datas confidentielles de ces firmes se retrouvent sur des machines à l'étranger ou qu'elles viennent à fuiter.

IA et schwyzerdütsch

Au-delà de la sécurité et de la confidentialité assurées par Supertext, le traducteur a un autre atout dans sa manche: il maîtrise les finesses du français tel qu'il est parlé en Suisse romande. «Nous tenons compte des subtilités lexicales mais aussi de la ponctuation. Par exemple, avec notre outil, l'espace superflue avant le point d'interrogation, qui trahit une traduction «française», est évacuée.» L'entreprise s'est surtout spécialisée dans le schwyzerdütsch, cette autre barrière de la langue perçue par bon nombre de Romands comme infranchissable. «Nous nous concentrons surtout sur les dialectes bernois et zurichois, qui sont les plus parlés, et pour lesquels nous avons suffisamment de données pour entraîner notre IA.» Supertext mise aussi sur la personnalisation du style pour se différencier. «Nous affinons le système de traduction par IA spécifiquement pour chacun de nos clients, en l'entraînant sur les données déjà traduites de l'entreprise», indique Samuel Läubli. Chaque société qui utilise Supertext retrouve, dans les textes traduits, son ton et sa manière d'écrire les choses.

L'IA, souligne le patron de Supertext, est aujourd'hui capable de produire des traductions correctes dans n'importe quel domaine, «des prévisions météorologiques à la littérature». Mais elle fait encore des erreurs. Raison pour laquelle l'entreprise propose une option de relecture par des linguistes, en chair et en os. «Les experts qui vérifient ce que produit l'intelligence artificielle endossent aussi la responsabilité de la traduction. C'est une garantie supplémentaire.» Pour un document crucial, comme le rapport annuel d'une société cotée en Bourse, se fier uniquement à l'IA serait une folie. «Il faut bien avoir quelqu'un à blâmer si la machine s'est trompée!»

«Apprendre une langue, c'est comprendre l'implicite, le non-dit, l'humour. Cette dimension relationnelle échappe à la machine.»

Samuel Läubli
Patron de Supertext

Un garant de la traduction

Cette notion de garant est fondamentale. «Une machine ne pourra jamais certifier l'exactitude d'une traduction, martèle Samuel Läubli. Pour des documents à faible enjeu, une erreur est souvent bénigne. Mais pour un contrat juridique ou une notice médicale, les conséquences peuvent être désastreuses. Le besoin critique n'est plus la production du texte traduit, que l'IA peut fournir en quelques secondes, mais sa validation.» Un point de vue que partage François Grin, professeur d'économie à l'Université de Genève et spécialiste des politiques linguistiques. «La traduction juridique peut utiliser l'IA, mais elle ne s'y limitera jamais: il faudra toujours une personne pour assumer légalement les responsabilités et les conséquences. On peut difficilement poursuivre une machine en dommages et intérêts!»

L'IA a des limites, juridiques et qualitatives, mais le débat sur la validité d'apprendre encore l'allemand quand on est Romand se situe ailleurs pour François Grin. «Réduire une langue à un simple outil de transfert d'information est une erreur fondamentale. Une langue, ce n'est pas que de la communication. Et la communication, ce n'est pas qu'un transfert d'informations. C'est avant tout un instrument de construction individuelle et collective. Ça sert à dire qui je suis, qui vous êtes, qui nous sommes.» Dans un pays comme la Suisse, qui s'est construit non pas malgré ou en dépit de sa diversité linguistique, continue le professeur, mais à travers sa diversité linguistique, cet aspect est primordial. «Si le fameux «mythe» du plurilinguisme suisse est utile, c'est parce qu'il a permis de définir un projet politique unique.»

L'allemand, ciment de l'identité des Romands

Pour François Grin, la familiarité avec l'allemand permet aux Romands de développer une manière spécifique d'être francophones, distincte de celle des Français. «Inversement, le contact avec le français et l'italien aide les Alémaniques à ne pas être juste des Allemands ou juste des Autrichiens. C'est cette interaction qui forge l'identité suisse.» Apprendre une langue, ce n'est pas seulement mémoriser un vocabulaire et des règles de grammaire, ajoute Samuel Läubli. «C'est acquérir les clés d'un univers culturel, comprendre l'implicite, le non-dit, l'humour, et surtout, bâtir un lien de confiance. Cette dimension relationnelle échappe à la machine, qui peut simuler un style mais ne peut ressentir une émotion ou créer une véritable connexion.»

«Réduire une langue à un simple outil de transfert d'information est une erreur fondamentale.»

François Grin
Professeur d'économie à l'Université de Genève et spécialiste des politiques linguistiques

Déléguer entièrement les échanges à une machine, même une machine souveraine et «Swiss made», s'apparenterait à une forme de «désarmement civique» pour François Grin. «Ce serait renoncer à la capacité d'entrer en contact direct, sans intermédiaire, avec plus de 60% de ses compatriotes. Et accepter une érosion subtile de la capacité citoyenne à comprendre, débattre et forger le destin commun.»

Redéfinir l'enseignement de l'allemand pour les Romands

Samuel Läubli estime que les outils de traduction par intelligence artificielle revalorisent même l'apprentissage d'une autre langue. «À Zurich, les expats se servent de Supertext pour apprendre le suisse allemand, une langue pour laquelle les ressources pédagogiques sont rares. Et puis quiconque utilise régulièrement une IA pour traduire du texte s'est déjà rendu compte que pour faire confiance à la machine, il faut tout de même avoir des notions de la langue cible. Sans ce bagage minimal, comment repérer une erreur grossière? Comment évaluer si le ton est approprié?»

L'avènement de l'IA pourrait donc redéfinir l'enseignement des langues. «Il ne s'agirait plus de viser la maîtrise parfaite, mais d'acquérir une compétence suffisante pour naviguer dans un monde multilingue avec l'aide de la technologie, mais sans lui faire totalement confiance», ajoute encore Samuel Läubli.

L'IA peut offrir aux élèves des outils pour progresser à leur rythme, ajoute François Grin. «Plutôt que de viser un enseignement précoce souvent peu efficace de l'allemand en Suisse romande, il faudrait favoriser le développement d'un sentiment de copropriété des langues nationales. Ceci en faisant mieux la promotion des filières bilingues en fin de scolarité, au gymnase et dans la formation professionnelle.» Le professeur de l'Université de Genève combat avec force l'idée que seul l'anglais compterait. «C'est un cliché tenace mais factuellement faux! Maîtriser une autre langue nationale, c'est très utile et en plus ça rapporte! La rentabilité des compétences linguistiques se mesure clairement sur le marché helvétique du travail.»

Le retour sur investissement est tangible et direct. L'apprentissage de l'allemand a un «impact sur les revenus auxquels on peut ensuite prétendre, ajoute François Grin. C'est un avantage concurrentiel clair pour un jeune Romand cherchant un emploi, non seulement outre-Sarine, mais aussi au sein d'entreprises nationales basées en Suisse romande. Et ça, l'IA n'est pas près de le remplacer.»

PUBLICITÉ